

Séquences

La revue de cinéma

Le 17^e Festival du film sur l'art

Luc Chaput

Numéro 202, mai-juin 1999

URI : id.erudit.org/iderudit/49031ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chaput, L. (1999). Le 17^e Festival du film sur l'art. *Séquences*, (202), 8-9.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

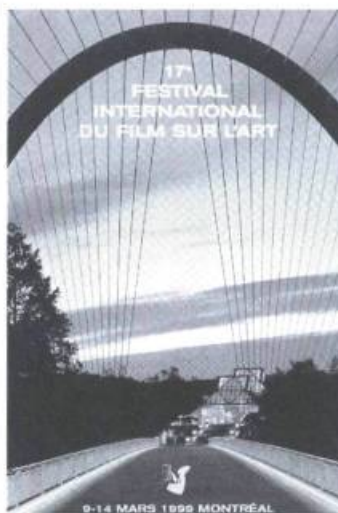
significatifs, à partir d'images d'archives et d'entrevues montrées de manière didactiquement intéressante dans un suspense dont on connaît la fin. *Oumar 9-1-1*, de Stéphane Drolet, tisse à partir de l'individu éponyme un portrait d'une communauté, car, autant au Québec où il vit maintenant qu'au Burkina Faso dont il est originaire, Oumar est indispensable pour régler de grands et de petits problèmes. Une chaîne de solidarité est ainsi décrite avec humour. *Tipolis*, de Philippe Lavalette, nous entraîne dans une cité de Port-au-Prince où des policiers montréalais tentent d'aider leurs confrères haïtiens confrontés à des problèmes qui paraissent insolubles, étant donné leur peu de moyens et la misère de la population.

Souignons encore *ÁCÁ NADA*, de Gianni Toti, Sylvain Cossette et Christian Fortin, pour la qualité de son imagerie d'animation vidéo qui soutient parfaitement un texte fourni et poétique sur la relation entre les Amérindiens et cette terre. Deux Amérindiens ont aussi présenté des œuvres. *Kanata, l'héritage des enfants d'Ataentsic*, de René Sioui Labelle, est un survol très bien documenté de l'histoire des Hurons, où l'émotion passe surtout dans les discussions actuelles sur leur avenir. *Okimah*, de Paul Richard, présenté en version unilingue anglaise, est un portrait à multiples facettes d'une bande de la nation crie à travers celui d'un *okimah*, chef de chasse qui est d'ailleurs le père du réalisateur. *De neige et de feu*, du très grand cinéaste scientifique Jean-Louis Frund, illustre ce qui se passe à longueur d'année dans cette forêt boréale où chasse cet *okimah*. Le choix des images significatives, dont une remarquable séquence en animation, nous montre la richesse de ce lieu comme source de vie animale et végétale.

L'Erreur boréale, de Richard Desjardins et Robert Monderie, a éclaté comme un coup de tonnerre dans ces Rendez-vous et les vagues qu'il a créées depuis sa diffusion à Télé-Québec en démontrent la pertinence. Usant de sa notoriété acquise comme chanteur engagé, Desjardins utilise un ton amical et confidentiel devant des images dérangeantes de forêts dévastées, pour faire partager au spectateur sa colère née d'une hantise: quand je serai mort, la forêt boréale de mon enfance sera-t-elle encore en vie? C'est donc un pamphlet qu'ont concocté les deux compères, avec beaucoup de vues aériennes de lieux dévastés ou d'images montrant, au sol, le ravage causé par des mastodontes de 40 tonnes qui écrasent tout sur leur passage et ramassent un arbre comme nous prenons une baguette. Rarement, Desjardins et Monderie confrontent les points de vue des écologistes et des gestionnaires, les plaçant en parallèle. L'emploi des deux vieux sages scientifiques qui en ont vu d'autres renforce l'image du père de Richard Desjardins qui raconte au début du film que, technicien forestier, il avait pu couper plusieurs fois dans le même secteur en trente ans. L'étonnement des jeunes diplômés en génie forestier devant l'état de certaines portions de cette forêt en dit long sur la distance qui existe parfois entre la théorie et la pratique.

Luc Chaput

Le 17^e Festival du film sur l'art



L'affiche du 17^e Festival international du film sur l'art de Montréal, qui s'est tenu du 9 au 14 mars, montrait une partie du musée Miho construit par I.M. Pei sur et dans une montagne au Japon. Les travaux ayant duré six ans, le réalisateur de *The Museum On The Mountain*, Peter Rosen, a dû obtenir l'accord de l'équipe de M. Pei et des instigateurs du musée pour tourner des milliers de mètres de pellicule illustrant les divers problèmes juridiques, techniques et artistiques que les entrepreneurs ont dû affronter. Tim Cutbert,

un des assistants de Pei, est aussi un des producteurs du film. Dans quelle mesure le réalisateur peut-il garder son esprit critique face à cette œuvre en devenir? Dans ce cas-ci, cela ne semble pas avoir posé de problèmes, car le musée est très bien intégré à son environnement et très intéressant visuellement. Dans le cas de *The Illuminated Life of Maud Lewis*, de Peter d'Entremont, biographie d'une handicapée devenue peintre naïf, on sent la patte de l'ONF et du canal religieux Vision. Les peintures ne sont pas montrées plus de 30 secondes, ce qui ne laisse pas le temps de les apprécier. L'œuvre d'art devient, du fait du traitement cinématographique, une simple illustration d'un épisode de la vie de l'artiste.

N'étant pas très amateur de science-fiction, j'ai été étonné de m'intéresser à *Si jamais... un portrait de Judith Merrill*. Hélène Klodawsky a choisi une femme passionnée par son temps, qui a réussi à donner aux femmes leur voix et leur place dans ce domaine littéraire qui permet une critique sociale plus ou moins voilée. Anne-Marie Rocher, dans *André Markowicz, La voix d'un traducteur*, en le montrant discutant d'un problème précis avec sa compagne ou échangeant avec un sage micmac sur la traduction dans cette langue d'un poème breton, nous fait partager ce goût de la langue parlée et de la tradition orale que ce traducteur français d'origine russe veut transmettre dans son travail.

Max Deutsch, un pédagogue rebelle de Mustapha Hasnaoui est surtout un brillant travail de montage de documents souvent puisés à l'Institut National de l'Image de France (INA), puisque cet élève de Schoenberg a traversé le siècle et est mort en 1982.

Dans *La Caisse d'épargne de Vienne*, le réalisateur Stan Neumann nous fait visiter tout l'édifice, nous montrant le souci du détail de son architecte, Otto Wagner. La dernière partie nous réserve une surprise sur le lien entre modernité artistique et réaction sociale. J'aurais décerné le prix de l'essai à *Confluences: la vieille La Havane, habitat de l'art latino-américain*, pour sa présentation intrigante d'une exposition. *D'Inspirations*, de Michael Apted, je retiens surtout l'entrevue

avec l'architecte Tadao Ando et son temple placé sous un bassin, en raison de la présence d'Édouard Lock et de Louise Lecavalier.

Certains films, tels *Body Art* et *La Belle et le maillot*, auraient pu être placés dans le même programme. *Body Art* est une production de la série britannique «South Bank Show» dont on peut voir des épisodes au réseau Bravo. Melvyn Bragg, son producteur-animateur, déclare au début que certaines scènes peuvent choquer car l'artiste, dans ce type de performance, s'adonne à l'auto-mutilation. Les extraits de chaque performance sont plutôt courts et le tout est enrobé d'entrevues avec des historiens de l'art qui contextualisent le sujet. L'entreprise veut donc éviter tout sensationnalisme qui pourrait davantage choquer le spectateur, déjà ébranlé par des épanchements de sang. Pour détendre l'atmosphère après ces passages éprouvants, le film sur les costumes de bain aurait été tout indiqué car il traite aussi de l'image du corps, de sa représentation dans un groupe, de son dénuement plus ou moins prononcé et permet même des rapprochements avec les problèmes de boulimie et d'anorexie que peut susciter une publicité tablant trop sur des critères difficiles à atteindre.

Le Festival devrait trouver un moyen électronique de sous-titrer ses films car il perd sûrement des spectateurs unilingues intéressés par un sujet. Dans plusieurs films de cette année, j'ai pu constater aussi une mauvaise utilisation des sous-titres, non comme élément de traduction d'une autre langue mais comme notes de bas d'écran. Ainsi dans *Guggenheim, les derniers des mécènes*, après nous avoir présenté la famille et donné la raison de sa grande richesse, Jarmila Buzkova nous parle d'une jeune allemande née à Strasbourg vers 1900. Son nom est dit, son histoire, contée, mais à aucun moment, on ne l'écrit, ce qui oblige le spectateur intéressé par le sujet à poursuivre lui-même la recherche. Pourtant le film veut faire connaître cette Hilla Rebay dont la place dans la constitution de la collection d'art moderne des Guggenheim a été oubliée puisqu'elle ne fut même pas invitée à l'inauguration du musée de New York construit par Frank Lloyd Wright. Dans les films musicaux comme *Talam: A Musical Odyssey: Morocco*, ce type de notes de bas d'écran éviterait l'empiètement des paroles sur la musique, particulièrement désagréable lorsqu'en plus le commentaire est redondant.

Dans les autres sections, je signalerais l'hommage rendu au grand historien d'art Federico Zeri, à la fois par la présentation d'une entrevue très fouillée (*Federico Zeri l'occhio*) et par le reportage de Nino

Criscenti, *Assise et outre*, sur la visite de Zeri dans les régions d'Italie dévastées par le tremblement de terre de septembre 1997. Voir l'orgue d'une église suspendu entre ciel et terre ou Zeri pourfendant l'inertie des autorités face à ce désastre nous changeait de tous ces documentaires tournés par des tâcherons et placés ça et là pour meubler les cases-horaires télé.

Hitchcock, Selznick and the End of Hollywood, de Michael Epstein aurait dû s'appeler *Selznick* car le personnage principal est David O. Selznick, exemple du producteur qui voulait tout contrôler, qui voulait être l'auteur d'un film et qui le fut pour *Gone With The Wind*. Le conflit entre ces deux personnages mythiques est bien décrit et les documents visuels, bien présentés.

J'avais vu en juin dernier, dans le cadre de l'hommage rendu à Arte par la Cinémathèque québécoise, la formidable biographie télévisuelle de Bruno Monsaingeon sur cet immense pianiste que fut Sviatoslav Richter: *Richter, l'insoumis*. Cette œuvre de plus de deux heures trente était sans contredit le meilleur film en compétition par la qualité de ses entrevues, de ses documents musicaux et historiques. L'accord possible entre une de nos télé publiques et la chaîne culturelle franco-allemande Arte enlèverait au directeur du Festival une source importante de sa programmation, qui inclut déjà beaucoup d'œuvres américaines ou britanniques produites par ailleurs pour la télévision.

Luc Chaput

PALMARÈS

- GRAND PRIX: **Richter l'insoumis** de Bruno Monsaingeon (France)
 PRIX DU JURY: *André Markowicz, La voix d'un traducteur*, d'Anne-Marie Rocher (Canada)
 PRIX DE LA BIOGRAPHIE: *Max Deutsch, un pédagogue rebelle*, de Mustapha Hasnaoui (France)
 PRIX DU PORTRAIT: *Si jamais... un portrait de Judith Merrill*, d'Hélène Klodawsky (Canada)
 PRIX DE L'ESSAI: *Viaje a la Luna (Voyage à la lune)*, de Frederic Amat (Espagne)
 PRIX DE LA CRÉATION-ONF: *Nussin*, de Clara van Gool (Pays-Bas)
 PRIX DU FILM ÉDUCATIF: *Himmelstigen (Stairway to Heaven)*, de Nils Vest (Danemark)
 PRIX DU FILM CANADIEN: **Gabrielle Roy**, de Léa Pool
 PRIX DE LA CONTRIBUTION ARTISTIQUE (ex æquo): *Steven Holl, The Body in Space*, de Michael Blackwood (États-Unis) et *Jochen Gerz, your Art*, de Heinz Peter Schwerfel (Allemagne)

IXION

JUDITH DUBEAU

COMMUNICATIONS

190A, av. de l'Épée
 Outremont, Québec H2V 3T2
 tél.: 514.495.8176 fax: 514.495.1009